



Réception de Sophie Basch

DISCOURS DE JACQUES DE DECKER
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 8 OCTOBRE 2016

Madame,

Disons-le tout net : la préparation de ce discours ne m'a pas confronté aux difficultés auxquelles expose ce type d'exercice d'ordinaire. Jusqu'à présent, il consistait pour moi à synthétiser au mieux une connaissance qui s'était sédimentée dans ma mémoire, puisqu'il m'était donné de développer les mérites de consœurs et confrères dont j'avais, parfois sur une longue période, accompagné le cheminement. Dans votre cas, il s'agit de tout le contraire. À vrai dire, d'une plongée dans l'inconnu. Mais une intuition m'avait guidé dans l'acceptation de la tâche. Je me doutais que je serais récompensé de mon effort, j'avais le pressentiment que j'irais de surprise en surprise.

Ces surprises, elles ne m'ont pas seulement été généreusement offertes, mais m'ont mené au-delà de mes attentes. Mes propos seront dès lors pour une bonne part le récit d'une découverte heureuse, et d'émerveillements successifs. D'abord, d'une intellectuelle de haut vol, jeune encore, et cependant autorisée à se targuer d'une œuvre à la fois mûre et vaste mais surtout, disons-le d'emblée, d'une originalité profonde et, quoique souvent consacrée à l'élucidation de matières historiques, d'une éclatante actualité.

Puisqu'est attendu de ce type de discours qu'il comporte sa part biographique, je précise que vous êtes née il y a un peu plus d'un demi-siècle à Bruxelles, fille d'un haut magistrat spécialiste d'archéologie navale grecque (il y a là comme l'indice d'une curiosité que vous partagez), sous le signe du taureau, réputé doué d'endurance, de combativité et, quoi qu'on pense, de finesse, que vous avez bénéficié de l'excellent enseignement officiel de votre ville natale, puis vous

êtes inscrite en philologie romane à l'ULB, où vous vous êtes brillamment distinguée en terminant ce qu'on appelait jadis la licence avec, sous la direction de notre confrère Marc Wilmet, un mémoire sur Henri-Pierre Roché. Ce choix avait tout pour nous faire nous croiser un jour, puisque l'auteur du roman *Jules et Jim* me fascine depuis l'adolescence, ne fût-ce que parce que cet écrivain a été par deux fois porté à l'écran par François Truffaut, à qui j'ai consacré non seulement mon premier article journalistique mais, il y a quelque temps, une communication à cette académie sous le titre « François Truffaut, auteur français de la seconde moitié du XX^e siècle ». Nous étions donc en pays de connaissance, sinon de connivence.

La reconnaissance de vos dons ne s'est pas fait attendre. Après avoir travaillé un temps à la Bibliothèque Royale, vous voilà, notamment sur la base de votre thèse, *Le Mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, dirigée par notre confrère Raymond Trousson toujours à l'ULB, sollicitée par l'Université française. D'avoir été classée première au concours d'entrée de l'Institut universitaire européen de Florence en 1992 contribuera sans doute, en dehors de publications que nous allons évoquer, à vous retrouver à trente-cinq ans professeur de littérature française à l'université de Mulhouse (de 1998 à 2002) puis de Poitiers (de 2002 à 2007) avant d'accéder à la Sorbonne où vous enseignez depuis bientôt dix ans, en y rejoignant un autre de nos confrères, André Guyaux. Nous voilà, grâce à vous deux, devenus une manière d'antenne bruxelloise de la plus vénérable et plus prestigieuse université francophone.

Passons à votre impressionnant et fascinant corpus de publications. L'émotion qui m'a gagné au cours de cette exploration globale fut de découvrir que j'avais affaire à une œuvre au sens non seulement scientifique, mais artistique du terme. Manifestement, vous êtes guidée, dans vos curiosités, par la passion autant que par le souci de savoir. Cette singularité, vous la partagez au demeurant avec vos maîtres, Raymond Trousson, et Roland Mortier à qui vous succédez, en ajoutant à leur héritage votre part personnelle de fantaisie et presque de ludisme.

Une allégresse de chercheuse qui vous fait butiner en sens divers, et se traduit aussi dans votre écriture, qui est polyphonique. La rigueur et l'objectivité y vont de pair avec un plaisir du changement de ton et de registre, un goût de l'ironie sous-

jacente, ce côté « langue dans la joue », « *tongue in cheek* » qui caractérise d'ailleurs aussi votre conversation et en fait tout le charme.

À la lumière de ce constat, on ne peut que voir dans votre opus inaugural, votre thèse devenue votre premier livre majeur, un parfait terrain d'exploration propice à votre méthode. Cette Grèce que vous abordez là, vous l'appréhendez telle qu'elle vous paraît durant ce siècle (de 1846 à 1946) qui vous sert d'espace-temps, que vous divisez en étapes successives. Il y a évidemment d'abord la Grèce antique, mythifiée à l'extrême, ensuite la période où elle est l'otage des Turcs (dont on ne peut, aujourd'hui, considérer le sort qu'avec un inquiétant sentiment d'actualité), la nation émancipée enfin, confrontée au destin qu'elle s'est choisi avec toutes les vicissitudes que cela entraîne (et là, encore une fois, on a l'impression, aujourd'hui, d'un évident regain d'actualité). Ces déclinaisons font de votre recherche, d'une extrême vigilance, une mise en abyme des plus vertigineuses. Vous le confirmerez à l'envi par la suite, mais dans cette prouesse inaugurale, vous apparaissez d'emblée en votre double qualité de chercheuse (vous préférerez dire « chinoise ») et de femme de lettres.

Ce travail est une ouverture. D'abord par son thème bien sûr. Nous sommes tous issus d'Homère, de Platon et de Sophocle et il y a en cela — pardonnez-moi la digression — quelque chose de révoltant autant que de méprisable dans l'indifférence de beaucoup de nos contemporains à la perspective d'un Grexit, qui nous amputerait de notre matrice. Mais aussi par sa complexité au sens d'Edgar Morin. À une époque où les machines sont capables des opérations les plus sophistiquées, il faut que la pensée ne demeure pas en reste. Et la vôtre a la plasticité, la virtuosité, la vivacité nécessaires. De sorte qu'évoquer en quelques instants une vue panoramique de votre travail a quelque chose de déraisonnable, alors que cette entrée en matière seulement mériterait déjà des heures de commentaires.

Cette œuvre inaugurale précise, rigoureuse, soucieuse d'exhaustivité, est aussi subtile, nuancée, très sensible. Je n'en veux pour preuve que son septième chapitre portant sur l'entre-deux-guerres, où se trouve fustigée la lâcheté intellectuelle des témoignages qui relativisent les exactions du régime de Metaxas, ce « fascisme de bonne compagnie » dont s'accommodent certains, et où est salué le talent de Drieu la Rochelle auteur, en 1930, de ce roman superbe qu'est *Une Femme à sa fenêtre* et

de cet aveu qu'il confie dans son *Journal intime* : « La Grèce que j'aime, (...) c'est une Grèce intérieure, troublée, anxieuse, (...) c'est la Grèce de la connaissance tragique. C'est une Grèce qui n'est pas un miracle de l'humanité, mais emmêlée à toute l'humanité. » Cette Grèce-là, pressentie par Malraux, par notre cher Jean Cassou, qui siégea parmi nous, par Fraigneau aussi qui fut, comme l'on sait, l'ami de Marguerite Yourcenar, fut regrettée par Camus dont vous citez le bouleversant récit de son renoncement obligé à faire le voyage de Grèce : « Le jour de septembre 1939 où la guerre éclata, je devais m'embarquer pour la Grèce. À cette époque, même un jeune homme pauvre pouvait former le projet somptueux de traverser la mer à la rencontre de la lumière. Mais j'ai fait alors comme chacun. Je ne suis pas allé en Grèce. J'ai pris ma place qui dans la file qui piétinait à l'entrée de l'Enfer. Peu à peu, nous y sommes entrés. Et au premier cri de l'innocence assassinée, la porte a claqué derrière nous. »

Cette synthèse, qui fut publiée il y a vingt et un ans, aurait dû inspirer les Européens qui ont débattu du sort du pays, ou plutôt qui se sont combattus à son propos. Ils y auraient trouvé cette vérité première, page 494, « la Grèce n'est pas un pays comme les autres, n'a pas droit à l'*aurea mediocritas* : on lui reproche immédiatement de ne pas être la patrie idéale que l'on avait imaginée ». J'ai la faiblesse de penser que les yeux de François Hollande ont dû tomber sur cette phrase au moment où il s'est opposé à la rigueur de M^{me} Merkel, et surtout de son ministre des finances.

Il y aurait tant à puiser dans cet essai inaugural, où vous déployez déjà vos diverses facultés : la capacité de synthétiser une problématique en ne perdant jamais le sens du détail qui frappe, le sens de la citation qui en dit long, une intuition tout le temps à l'œuvre qui permet d'aller bien au-delà du simple constat, et le tout nimbé d'un style chatoyant et nerveux à la fois.

Votre publication suivante inaugure une série d'ouvrages qui relève à la fois de la feuille de route et de la lecture extra lucide. Vous êtes une voyageuse de la connaissance, une nomade inlassable qui aime mettre ses pas dans ceux des Ulysse qui vous ont précédés. Il y a aura Lamartine, Gautier, vos sherpas de prédilection, mais en attendant de les rejoindre, vous éditez un voyageur de haute lignée mais dont on ne savait pas qu'il disposait de plus qu'un bon bout de plume : le prince de Brabant mieux connu comme futur deuxième de nos rois. Il

entreprind, en 1860, un voyage comme vous les aimez : un périple vers l'orient qui doit le mener à Constantinople. Il est le premier de vos modèles à subir ce tropisme, qui est aussi celui qui vous aimante le plus. Cette route du levant, notre futur souverain bâtisseur l'emprunte avec probablement, même s'il s'en défend, des visées annexionnistes en tête. L'avenir démontrera le bien-fondé de cette supposition. En attendant, dans les rapports qu'il fait à son père, il nie cette arrière-pensée.

Il fait le voyage de Turquie, à l'époque dans son déclin, pour y rendre les hommages que doit au Sultan une encore jeune nation qui ne nie pas qu'elle dispose d'une puissance économique en proportion inverse de l'étendue de son territoire. Et, d'évidence, sa démarche est appréciée puisqu'où qu'il se trouve, on met les petits plats dans les grands, ce dont il rend compte avec faconde à l'auteur de ses jours. Ici encore, on ne peut s'empêcher de faire le lien avec les temps que nous vivons, et constater que dans ces contacts internationaux, la civilité des grandes familles avait du bon, puisqu'un certain art de vivre l'y emportait sur la brutalité des rapports entre puissances aujourd'hui.

La Grèce, la Turquie : on voit le cap qui vous aimante. Il vous attire vers l'orient, pôle magnétique qui ne cessera de vous requérir, et cela se vérifie depuis vos études et anthologies sur les romanciers du tournant de siècle fascinés par Venise jusqu'à ce magnifique album sur l'Orient Express que vous empêchez, par la qualité de votre recherche, de n'être qu'un fascinant livre d'images. Dans le même ordre d'idées, vous êtes une éditrice de textes d'une sagacité particulièrement novatrice. On l'a vu, déjà, dans la manière où vous mettez en perspective les lettres de notre deuxième souverain à l'auteur de ses jours.

Tout cela illustre ce que j'appellerais une « ligne Sophie Basch » comme on le dirait d'un couturier. À ceux qui voudraient se délecter d'un de ses échantillons avant de s'aventurer davantage dans votre collection, je recommanderais un ouvrage des plus accessibles que je tiens pour un Sésame à tout qui voudrait se familiariser avec votre méthode. Ce Sésame, c'est tout simplement votre édition du *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier dans la série classique du Livre de Poche. Qui d'entre nous n'a pas, souvent dans son jeune âge, lu ce roman féérique ? Votre texte introductif est un modèle du genre. Vous ne négligez aucune méthode d'approche, mais votre point de vue comparatiste est particulièrement

impressionnant, puisqu'il vous amène à citer aussi bien Emily Brontë que Faulkner, Rilke que Jünger et, dans les lettres françaises, l'entourage de l'auteur bien sûr, mais aussi les innombrables résonances que ce fascinant « hapax » a provoquées. Vous y traitez aussi d'une source ignorée, ou occultée plutôt de l'œuvre, que Claude Roy, au temps où il collaborait encore à *Je suis partout* avait décelée, et qu'Isabelle Rivière, sœur de l'auteur et épouse de son ami Jacques Rivière avait contestée avec fougue parce que, comme vous dites, à ses yeux, le « Grand Meaulnes » était « sorti tout armé du cerveau d'Henri ». Votre analyse de cette controverse et de ses prolongements est un modèle de rigueur, de méthodologie mais aussi de sensibilité. *Sense and Sensibility* : ce titre de Jane Austen vous va comme un gant, et, on le verra, domine véritablement l'ensemble de votre travail qui est aussi, je le répète, une création.

On vous en doit d'autres, de ces éditions critiques qui ont ceci de particulier d'être à la fois précises et frémissantes. Vous vous attaquez, dans cette même collection des plus accessibles, à votre cher Alphonse de Lamartine, à qui nous reviendrons, à Théophile Gautier que vous accompagnez en Orient, et à Pierre Loti, dont *Les Désenchantées*, encadrées par vous, sont annoncées pour tout bientôt. Mais, très personnellement, je voudrais vous dire ma reconnaissance de m'avoir fait découvrir, mais je ne suis certainement pas le seul bénéficiaire de cette découverte, un livre majeur, et parfaitement inconnu, des lettres françaises à l'aube du XX^e siècle.

Il s'agit, une fois encore, d'une édition critique, exercice dans lequel j'ai déjà dit que vous excelliez, mais qui nous vaut un livre d'une richesse exceptionnelle autant que d'une originalité parfaitement spectaculaire au sens précis du terme. Je veux parler des « Romans de cirque » que vous réunissez et présentez pour la collection « Bouquins » en 2002. Je ne me pardonnerai jamais de l'avoir découvert aussi tardivement, car, sans cela, il figurerait depuis bientôt quinze ans parmi mes livres de chevet. Vous y extrayez de l'oubli pas moins de six ouvrages qui, sans vous, risquaient de disparaître à jamais des mémoires. Ils doivent cette exhumation à votre passion pour les clowns, les acrobates, les funambules, les saltimbanques. Un rêve d'enfance, manifestement, que nous partageons, et que vous avez enrichi, au fil des ans, de toute votre science et de tout votre talent. Il vous a valu des liens avec quelques autres rêveurs lucides qui font partie de votre garde rapprochée,

comme Jean Clair, que vous assistez dans sa colossale exposition *Portrait de l'artiste en clown*, qui se tiendra en 2004 au Grand Palais à Paris et au Musée des Beaux-Arts du Canada.

Revenons à ces « Romans de cirque ». Le nom d'un seul de leurs auteurs semble encore familier au public un tant soit peu lettré, à savoir Edmond de Goncourt (mais les Goncourt ne doivent-ils pas surtout leur notoriété au prix qu'ils ont institué, et qui est devenu la quintessence de ce que Julien Gracq appelait « la littérature à l'estomac »?) qui dans *Les Frères Zemganno* décrit le destin tragique d'un duo d'acrobates qui jette, comme vous le dites, une lumière troublante sur la relation au sein d'un des plus célèbres tandems de l'histoire des lettres. Mais le volume comprend d'autres ouvrages miraculeusement arrachés à l'oubli, et en tout premier lieu la *Lulu* de Félicien Champsaur. Pour être le seul à avoir traduit en solitaire le diptyque théâtral de Frank Wedekind qui inspira l'opéra d'Alban Berg et le film de Pabst, je puis vous dire que vous avez, en exhumant cette œuvre, mis la main sur un cas exceptionnel d'influence française sur les lettres allemandes. Fréquentant l'œuvre de Wedekind depuis un demi-siècle, et une grande part de la littérature secondaire qu'elle a inspiré, mon attention n'avait jamais été attirée sur ce modèle incontestable d'un des mythes majeurs des lettres modernes.

Ce n'est qu'un exemple de votre don d'enquêtrice extralucide. De plus avertis que moi en trouveraient d'innombrables occurrences dans votre production, je songe à votre centaine d'articles, qui développent amplement des thèmes dont la Grèce, l'hellénisme, l'orientalisme sont les grandes basses continues, bien sûr, avec cette particularité de n'avoir jamais cure des chemins battus et de finement mettre à mal les idées reçues, mais qui comportent aussi nombre de ce que l'on appelle improprement des *curiosae* comme *Du cabinet de curiosités au pays des jouets*. *Pantins et objets animés dans quelques récits du XX^e siècle* ou vos contributions à des ensembles qui ont nom *Pitres et pantins*, *Crime et Folie* ou *Le Cirque au risque de l'art*. Il y a là tout un univers poétique et mental qui, je suis prêt à le parier, annonce en vous une œuvre littéraire à part entière que quelques nouvelles confiées au fil des ans à la *Nouvelle Revue Française* permettent de voir se profiler. Un auteur majeur d'aujourd'hui, je veux parler d'Orhan Pamuk, s'en est d'ailleurs

aperçu, puisqu'il a tenu à ce que vous soyez le maître d'œuvre du *Cahier de l'Herne* qui se prépare à son propos.

Vous avez le don d'empathie nécessaire à nous restituer, dans toutes leurs facettes, des auteurs mé- ou mal connus. Dans la première catégorie, je citerais Gustave Kahn, si injustement négligé aujourd'hui, et qui fut pourtant une figure centrale du Symbolisme, ne fût-ce par sa théorie du vers libre, mais bien plus que cela, notamment en tant qu'agent de liaison entre les lettres belges et françaises. Vous avez dirigé un colloque et un ouvrage collectif à son propos, où vous vous réservez, sans surprise, le thème « Théâtre de l'avenir, mannequins du présent et nostalgie de Guignol » et où vous invitez celui que vous allez nous portraiturer dans un instant. Cet ouvrage est, une fois encore un modèle du genre, par son équilibre et sa cohérence qui font deviner que ce bel orchestre a été magistralement dirigé à la baguette.

Parmi les mal connus dont vous nous donnez une image enrichie et débarrassée de tout cliché, j'évoquerais, à titre d'exemple, Alphonse de Lamartine. Que ce soit dans votre édition de ses *Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient* ou dans votre publication, en collaboration avec Henry Laurens, de ses articles et discours sur *La Question d'Orient*, éditée par notre ami André Versaille, vous rendez justice à un écrivain majeur dont le souvenir s'estompe mais, surtout, à une conscience politique à certains égards visionnaire, dont vous soulignez, qualité rare chez les mandataires publics, qu'il n'hésitait pas à revenir sur ses erreurs. Vu la place que la Turquie occupe dans nos préoccupations géopolitiques actuelles, ce livre pourrait encore une fois être utile à bien des négociateurs en train de nous forger le plus incertain des avvenirs.

En accélérant le pas, et pour ne pas empiéter sur votre temps de parole à propos d'un des plus prestigieux de nos membres, s'en vient l'évocation, en bouquet final, de ce qui est le sommet provisoire de votre édifice essayistique, puisqu'il est peu probable qu'étant donné votre âge, vous vous arrêtiez en si bon chemin. Ce couronnement temporaire est d'abord un beau livre, éventail d'images fascinantes, qui enserrant un texte qui n'a rien de commun avec ces faire-valoir verbeux plus que verbaux qui ne sont que des légendes à peine développées. Ce livre ressemble à votre appartement de la rue Saint-Bernard que votre époux

complice Fabrice van de Kerkhove et vous avez transformé en une gigantesque boîte à malices où les livres et les images dissimulent les murs et où abondent les objets de tous genres et de toutes valeurs, mais également insolites et inspirant, en un capharnaüm faussement anarchique qui est plutôt l'affirmation joyeuse et insolente d'un ordre bien à vous.

Ce livre a une enseigne, *Rastaquarium*, qui m'a demandé un certain temps d'assimilation, titre étonnamment compact parce qu'il résume en un seul mot l'enjeu de l'entreprise. Vous y œuvrez à la fois en historienne des lettres, en archéologue des styles et en analyste politique. La thèse en est neuve, au sens où vous l'avez formulée en clarifiant et synthétisant une rencontre d'idées qui flottaient dans l'air et que vous avez habilement saisie dans votre filet à papillons conceptuels. Il s'agit de l'étrange coïncidence, dans la France de l'avant-dernier tournant du siècle, de l'antidreyfusisme et de l'hostilité à la révolution esthétique de l'art nouveau que les Français ont appelé *modern style* en un anglicisme qui en accentuait l'étrangeté au génie hexagonal. Cette déferlante venait, en effet, du Royaume Uni ainsi que de la Belgique, à ce moment l'un des pôles artistiques et artisanaux européens. Ce livre innervé par une lecture visionnaire de *La Recherche du Temps perdu* — vous êtes, il ne faut jamais l'oublier, une proustienne de stricte obédience — identifie un syndrome idéologique dont la France ne s'est toujours pas débarrassée et qui fait écrire, dans les pages du *Figaro* en 1895, de ce phénomène esthétique que « tout cela sent l'Anglais vicieux, la Juive morphinomane et le Belge roublard, en une agréable salade de ces trois poisons ». Ce livre littéralement subjuguant fourmille d'idées comme celle, qui m'a particulièrement séduit, que Luchino Visconti aurait assouvi son désir frustré de porter la *Recherche* au cinéma en filmant dans son adaptation de la nouvelle de Thomas Mann l'hôtel du Lido de Venise comme s'il s'agissait du grand hôtel de Balbec.

C'est avec cet ouvrage qui tient du tour de force que je me vois tenu de mettre fin à cette évocation de votre exceptionnel apport aux lettres et à la culture en général. Dois-je vous dire que l'Académie se félicite que vous rejoigniez ses rangs ? Vous y apportez la science, le talent, l'énergie et l'originalité ainsi que votre présence sertie d'intelligence et de féminité, dans la parfaite continuité d'Émilie

Noulet, de Suzanne Lilar, autres grandes dames du savoir et de la saveur dont le rayonnement enchante toujours notre compagnie.

Vous êtes la bienvenue, chère Sophie.

Copyright © 2016 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jacques De Decker, *Réception Sophie Basch. Séance publique du 8 octobre 2016 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2016. Disponible sur : <www.arlfb.be>